

R/TP. 48P

LE PROLÉTARIAT JUIF

LETTRE

DES OUVRIERS JUIFS DE PARIS

AU

PARTI SOCIALISTE FRANÇAIS

Prix : 25 centimes



Bibliothèque Maison de l'Orient



129546

PARIS
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE J. ALLEMANE

51, rue Saint-Sauveur, 51

(COMMANDITE D'OUVRIERS SYNDIQUÉS)

1898

R/TP.48p.

LE PROLÉTARIAT JUIF

LETTRE

DES OUVRIERS JUIFS DE PARIS

AU

PARTI SOCIALISTE FRANÇAIS

Prix : 25 centimes



PARIS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE J. ALLEMANE

51, rue Saint-Sauveur, 51

(COMMANDITE D'OUVRIERS SYNDIQUÉS)

1898

LE PROLÉTARIAT JUIF

LETTRE DES OUVRIERS JUIFS DE PARIS AU PARTI SOCIALISTE FRANÇAIS



I

La loi humaine veut que, à toutes époques, la misère et la souffrance soient les alliées naturelles, les motrices principales du progrès.

En considérant les malaises d'ordre intellectuel qui ont fait chercher et trouver les lois mathématiques; en examinant ensuite les malaises d'ordre affectif ou philosophique, d'où est sortie la pléiade des penseurs, qui, dans le cours des générations, se sont échelonnés sur la voie de l'évolution humaine; en scrutant les malaises d'ordre économique, qui, dans ce dernier siècle, ont fait envahir le monde par les machines et les « systèmes »; en envisageant enfin la misère sociale dont toutes les manifestations ont été le ferment des révolutions humaines et qui, en ce moment, préparent la plus grande d'entre elles,

on voit que de ces malaises, de ces souffrances, de cette misère, le progrès surgit comme une conséquence nécessaire.

Pourquoi? Parce que, dans leur effort vers la délivrance et le mieux-être, les hommes aspirent à libérer l'universalité des hommes, sans s'arrêter uniquement à des satisfactions particulières, à un mieux-être égoïste.

Ainsi, les mathématiciens, dans leurs recherches des lois des nombres et des lignes, n'ont pu édifier la science mathématique que parce que leurs hypothèses ont embrassé l'ensemble des phénomènes de la nature.

Au contraire, les hypothèses qui n'ont porté que sur une partie de cet ensemble n'ont été que des entraves funestes au progrès scientifique.

Il en est de même dans la branche spéciale des sciences positives. C'est encore aujourd'hui le lot des sciences plus ou moins abstraites, qui ne deviendront exactes, condition de progrès, qu'en visant l'universalité des phénomènes, seule source de confirmation possible; mais elles se stériliseront, tels des préjugés, ou des erreurs, si, cantonnées dans une catégorie des phénomènes, dans un détail de la vie, elles ne peuvent s'élever à l'application intégrale.

Il y a en effet un enchaînement évident dans les phénomènes naturels. Des lois générales régissent l'univers et il y a des rapports entre tout ce qui, à nos yeux, existe. Dès lors, un rapport que nous croyons découvrir dans un phénomène particulier, un jugement que nous portons sur un détail de la vie, ne peuvent être vrais que s'ils trouvent leur confirmation dans l'ensemble des phénomènes, ou, du moins, quand ils n'y trouvent pas de démenti.

La réalité d'une science s'établit par sa position dans le jeu des lois universelles.

II

Considérations sociales

Abordons un terrain plus restreint, le terrain social. Nous y trouverons les mêmes lois. Les malaises, les malheurs, les esclavages des sociétés, leur tendance vers le bien-être, la liberté, sont les conditions, le véhicule du progrès social, à condition que ces tendances s'harmonisent avec toutes les aspirations scientifiques et esthétiques, avec l'ensemble des lois de la nature. Sans cela elles resteraient impuissantes comme les religions, qui n'aboutissent jamais qu'à la résignation et à l'abêtissement. Mais cette harmonie ne sera réalisée que si elle s'étend à tout le genre humain, sinon tous ces efforts humains s'exerceront au profit de l'égoïsme ou du patriotisme, ou du nationalisme qui n'aboutissent jamais qu'aux conflits barbares, à l'entre-égorgement des peuples, à l'augmentation du mal qu'ils se font déjà mutuellement.

La logique de ce raisonnement nous conduit naturellement aux deux conclusions suivantes :

1° Les intérêts des souffrants, des malheureux, sont toujours étroitement liés aux intérêts du progrès.

2° Nous pouvons mesurer la marche du progrès, à un certain moment de l'histoire, ses oscillations entre les forces réactionnaires, son flux et son reflux du passé à l'avenir, par l'état même des rapports qui existent, à ce moment-là, dans la société humaine entre les classes, nations ou races malheureuses, qui en font partie, rapports qui se traduisent par les institutions, les lois et les mœurs, et qui vacillent en sens direct du progrès, selon qu'ils sont favorables ou hostiles aux faibles et aux déshérités de la vie.

III

Le peuple juif dans la société souffrante

Si ces définitions sont vraies, les Juifs représenteront à jamais la mesure historique par excellence de l'état du progrès de presque toutes les nations et de toutes les époques. Ils ont en effet toujours subi les conséquences de ses alternatives ; ils ont écrit de leur sang les annales tragiques des sociétés humaines ; ils ont marqué, par les rares répit dont ils ont joui, les courtes périodes où un souffle de justice et de liberté passait par le monde.

IV

L'affaire Dreyfus et le Prolétariat juif

Ceci posé, vous nous permettrez, vous socialistes français, à qui nous nous adressons, de sortir des considérations abstraites et d'entrer dans le domaine des faits. Malheureusement, ils n'agissent pas au gré du philosophe observateur ; ils se ruent brutalement, et frappent le misérable qui les subit.

Un événement a secoué violemment la nation française.

Dans cette secousse tout son être a été troublé, le fond de son caractère même a été bouleversé ; des vestiges de tous les éléments jusque là cachés sont remontés à la surface.

L'effervescence provoquée par l'affaire Dreyfus a réveillé d'antiques instincts mal assoupis. A quel spectacle avons-nous alors assisté ? Comme ces instincts réclamaient une victime en pâture, nous avons vu les mécontentements sourds, les colères inconscientes, les haines aveugles concentrées dans l'âme

du peuple par des siècles de civilisation, jaillir avides d'une proie humaine.

Mais cette victime expiatoire, ce n'est pas dans la chair des forts, de ceux qui entravent le peuple dans sa marche vers l'avenir, qui le maintiennent dans l'esclavage et l'exploitation, que les souffreteux sont allés la chercher. C'est dans la chair de leurs frères en misère, de nous autres Juifs, qui avons le grand tort d'être plus faibles encore qu'eux, de nous trouver ainsi à la portée de l'expectoration malsaine de leurs fureurs irraisonnées, et de leur donner en même temps une occasion d'abuser eux aussi du droit du plus fort.

Le vieil instinct de destruction de soi-même, qui, avec l'instinct de conservation, gît au fond de l'humanité, s'est dégourdi. La vieille bête humaine a poussé un grognement : *Mort aux Juifs!* s'est-elle contentée de jeter à la face de la civilisation.

Des devantures brisées, des boutiques saccagées, de pauvres diables battus, traqués, tués; des hommes de courage et de vérité outragés, menacés et envoyés en prison, c'est l'histoire de quelques semaines; c'est un abrégé de l'histoire des siècles.

Heureusement l'intervalle qui s'est écoulé depuis la déclaration des Droits de l'Homme, a sevré le monde de certaines énergies féroces, et si, sous une poussée quelconque, l'une de ces énergies s'éveille, elle se dépense longtemps en lamentations sourdes, en tâtonnements inconscients dans le sang, avant de faire explosion par la voie des muscles. D'autres influences ont le temps d'intervenir et de la refouler. Mais le danger est grand, la prolongation d'un tel état ne peut aboutir à rien moins qu'à une tentative nouvelle d'extermination d'une race, à une nouvelle brutalité historique de la providence, à un nouveau massacre des faibles par les plus forts.

Mais l'affaire Dreyfus n'a pas remué seulement les instincts barbares. Comme tout événement passionnant elle tient en éveil toutes les parties de l'organisme social, les organes vitaux comme les parties agonisantes, les jeunes, en voie d'épanouissement, comme les vieilles en voie de décomposition.

Et voici que, à travers tout cet orage de vieux appétits, de vieilles haines, de jeunes aspirations et de jeunes colères, traduites dans la vie publique, d'un côté, par le cri lâche de « Mort aux Juifs ! », de l'autre côté par le cri fier de « Justice » et « d'Égalité », il y a encore une chose qui frappe particulièrement notre esprit : nous nous apercevons que, quand on parle des Juifs, de quelque manière que ce soit, dans le sens moyennageux ou dans le sens moderne, on paraît oublier qu'il existe un prolétariat juif ; on paraît croire que les Juifs sont tous des riches, des banquiers.

En vertu de ce penchant humain à généraliser, qui fait la force des religions et des métaphysiques absurdes, nous avons toujours été tous traités d'usuriers, de traîtres, assassins, parce qu'il y avait parmi nous aussi, comme ailleurs, des usuriers, des traîtres, des assassins. Maintenant, voilà encore une généralisation semblable passée du domaine moral dans le domaine économique : nous sommes aussi tous riches parce qu'il y a parmi nous des riches. Le mot Juif, est dès lors, synonyme de classe : « Une partie seulement de la classe bourgeoise, dit une fraction des socialistes ».

Et, pourtant, nous sommes, hélas ! le peuple le plus prolétaire du monde. Nous le sommes doublement, comme classe et comme nation ; car nous sommes à la fois les parias des classes et les parias des nations.

Et pourtant nous avons nous aussi des colères et



des rêves, à côté des souffrances et des espérances ; et nous avons derrière nous, plus que tout autre peuple, une longue chaîne de siècles de misères et de persécutions, qui ont pétri notre être moral de ce suc amer : le sentiment de l'injustice des hommes, le sentiment de notre propre humiliation.

Et nous avons devant nous, dans l'étendue, une vaste vallée de pleurs, aussi vaste que la terre entière, où nos frères sont dispersés, et où, partout, sous tous les climats, sous toutes les institutions, parmi toutes les nations, ils sont abreuvés d'injures, d'humiliations et de misère. Car nous sommes cosmopolites, non seulement par le fait de nos banquiers, qui font valoir leurs papiers dans les quatre coins du monde, mais encore par le fait de nos malheureuses familles, qui voient mourir leurs enfants dans les quatre coins du même monde. Et, vous le savez, peut-être, que nos mères aussi aiment leurs enfants, que nos filles aussi tiennent attachés leurs yeux tristes sur leurs bien-aimés. Le flot fatal et implacable de la vie sociale vient arracher à ces âmes tendres, faibles et épouvantées, ce qui leur est le plus cher au monde ; elles les regardent s'éloigner et se perdre dans un monde si méchant et si inquiétant, surtout pour eux, enfants des juifs. Et ces enfants des juifs, dispersés, s'en vont par tous les chemins caillouteux, voguent par toutes les mers orageuses, entrent dans tous les ateliers obscurs, forment le prolétariat international par excellence, subissent partout les abus, les inégalités, les injustices de toutes les sociétés, de toutes les institutions, de toutes les civilisations.

Et c'est tout ce prolétariat immense, éternel et universel que vous méconnaissiez ?

Et pourtant, il est de votre devoir, à vous qui ambitionnez d'amener une rénovation sociale, de savoir de quels éléments la société actuelle est com-

posée. L'intérêt même de l'œuvre que vous poursuivez vous obligera à distinguer, dans la putréfaction universelle de cette société, les éléments qui y forment le noyau dont doit sortir la société nouvelle, et les éléments qui en sont les entraves et qui doivent disparaître. Il vous faut donc connaître cet élément, qu'est le prolétariat juif parmi le prolétariat universel ?

Et c'est cela que nous allons vous dire.

V

La situation économique et la physiologie des Juifs

Nous sommes un peuple de huit à neuf millions d'individus, disséminés parmi toutes les autres nations. Nous nous distinguons un peu partout par des particularités physiologiques. Nous sommes, en regard des autres nations, un peu moins débauchés, beaucoup moins meurtriers, beaucoup plus voleurs, beaucoup plus nerveux, ce qui fait que nous avons parmi nous un peu moins de Don Juan, beaucoup moins de Carrara, mais beaucoup plus de grands commerçants, qui vident les poches, et de bas journalistes (tels que Drumont, Arthur Meyer, Barrès — tous Juifs) qui volent les consciences. Nous possédons aussi une dose très forte et un peu anormale d'activité cérébrale.

Abstraction faite de quelques dizaines de riches de première classe, de quelques centaines de riches de seconde classe, et de quelques milliers de ces intermédiaires, qui répondent au nom de bourgeois aisés, nous sommes un peuple de petits marchands qui mènent une vie pénible, et d'ouvriers de toute sorte, dont le nombre augmente toujours, par l'affluence de

jour en jour plus grande, dans leurs rangs, des petits commerçants.

Les petits commerçants juifs en Russie, en Autriche, en Roumanie, se trouvent dans un état lamentable. Ils sont éternellement livrés au plus pénible, au plus douloureux des travaux, au travail des nerfs; toujours accablés de soucis, toujours incertains du lendemain, toujours trompant leurs besoins immédiats, par l'espérance de ce lendemain incertain. Et que de lendemains noirs ne sont-ils pas venus se dresser devant cette juiverie affolée. Que de secousses meurtrières, exterminatrices, venues des plus forts, n'a-t-elle pas éprouvé et n'éprouve-t-elle pas chaque jour, sans que, hélas! aucun de ces cris d'indignation, qui se sont fait entendre, il n'y a pas longtemps, en présence des tribulations de la Grèce, retentisse un moment en faveur de cette juiverie mutilée et meurtrie. Pourquoi cela? Parce que — nous le disons avec amertume — la Grèce étant une nation est l'égale des autres nations; elle aussi est une petite force, et la force, plus que la faiblesse, trouve toujours des amis pour la protéger; mais parce que aussi elle est chrétienne et à cause de cela éveille une certaine sympathie parmi vos troupeaux religieux; et parce que, enfin, elle est une possédante, elle a un territoire, un gouvernement, elle représente une certaine force dans les rapports internationaux, et, pour cela, sert les calculs des politiciens. Dans ces conditions, une noble voix d'indignation et de protestation n'avait pas beaucoup à risquer, tandis qu'un tel élan en faveur de nous autres juifs, faibles, déshérités, ne rencontrerait tout autour, comme nous le voyons en ce moment, que de l'indifférence, si ce n'est du mépris. D'ailleurs, un tel élan ne peut que difficilement se produire en notre faveur, par la seule raison que nous sommes les plus faibles, les plus

maltraités, n'ayant pas en cela d'égaux parmi les autres nations, et qu'il est dans la nature des hommes de ne ressentir bien le malheur que d'un égal.

C'est ainsi, par exemple, qu'à travers les nombreux désastres de toutes sortes, qui affligent les petits, les faibles du peuple français, les Scheurer-Kestner et les Reinach ne se sont émus que quand un des leurs a été atteint.

C'est ainsi, par exemple, qu'une grande partie du peuple français est fermé maintenant, dans l'affaire Dreyfus, à tout sentiment de compassion, parce que ce n'est pas un des siens, soit par la religion, soit par la condition, qui est frappé.

VI

Les Juifs par rapport aux nouvelles idées —

La masse des petits commerçants, si éprouvée, forme un prolétariat étrange, qui pourrait se définir par les mots : *prolétariat intellectuel* ignorant, vu la grande activité cérébrale qu'il déploie dans la lutte difficile de sa vie, la grande somme de nervosité, emmagasinée en lui par des siècles de lutte et, en même temps, l'ignorance complète où la tiennent sa situation économique et sa séquestration politique, dans les pays où se trouvent les grands centres juifs et où les droits d'homme ne leur sont pas encore reconnus.

Le corps maigre, le sang appauvri, l'estomac rétréci, mais le système nerveux développé, le front élargi, c'est par les nerfs que les Juifs travaillent, et c'est du cerveau qu'ils tirent une partie de la nourriture dont ils ont besoin. On leur refuse le pain et ils se nourrissent de spéculations. On leur refuse

les rayons de soleil et ils s'échauffent au foyer de la fièvre qui les dévore. L'ordre de choses est renversé en eux : ils tirent la vie de ce qui les tue, et ils nourrissent le corps par des éléments moraux.

Mais un tel ordre de choses ne peut pas se perpétuer. Un moment arrive où les nerfs refusent de nourrir le corps. Ils s'irritent, et un malaise général et aigu s'empare de l'organisme : c'est ce qui est arrivé aux Juifs dans ces dernières années.

Savez-vous quel en a été le résultat ? Un désir brûlant d'échapper à cette vie insupportable, et qui mène trop lentement à la mort ; un effort désespéré pour s'y soustraire. Comment ? Ceux qui en souffrent ne le savent pas. Ils veulent s'affranchir de quelque poids mortel dont ils ne connaissent pas la nature. Leurs désirs intimes s'appellent : travail, justice, liberté, mais ils ignorent quelles sont les conditions sociales qui nous en éloignent ou qui nous en approchent. Leurs efforts ont eu pour résultat, dans ce dernier quart de siècle, une émigration formidable et douloureuse, vers tous les pays, à travers le monde, mais ils n'ont pas pu trouver la terre promise.

La Palestine et l'Argentine(1) ont surgi à leur horizon comme deux phares qui leur promettaient des rivages pleins de repos et de charme. Toutes les imaginations s'y sont portées. Mais une partie d'entre eux, venue là et n'y pouvant réaliser les instincts, une fois réveillés, de liberté et de justice, a gardé le même mécontentement au cœur, quoique peut-être

(1) Deux points où des masses juives se sont portées pendant ces quelques dernières années, pour y fonder des colonies, en croyant ainsi adoucir leur vie par un travail agricole honnête, et en croyant ainsi échapper aux peines exténuantes de leur petit commerce, aux privations et aux haines des peuples.

avec moins de misère au foyer. Quelques-uns de ces immigrants sont restés, les autres sont partis à la recherche de nouvelles contrées inconnues. Mais le charme s'est évanoui, et la masse du peuple attend toujours qu'une vraie lumière se montre à lui pour le guider.

Et cette lumière commence à luire. Faible et hésitante, mais elle s'annonce quand même. Tous les événements de la vie se chargent de l'apporter de tous les coins de l'horizon. Tous les peuples opprimés sont destinés à en être les premiers éclairés ; le peuple juif plus que tous les autres.

Et vous, ouvriers de la rénovation sociale, et vous, députés socialistes, vous qui devez répandre partout la lumière, et jeter partout la semence de l'avenir, vous est-il permis d'ignorer cet endroit si ouvert, ce sol si bien préparé que vous offre le prolétariat juif de tous les pays.

Et cependant, il s'élève parmi nous une minorité consciente, ardente, fière, qui se met en tous pays à l'avant-garde des nations. C'est de nos rangs que sont sortis Lassalle et Karl Marx ; c'est de chez nous qu'est parti le premier coup porté à votre institution de la vieille famille ; c'est de notre sein que s'élève en ce moment une jeunesse enthousiaste, en Russie, en Amérique et partout ailleurs qui collabore fiévreusement à élever partout les barricades des revendications sociales.

VII

Notre Situation politique et notre manière de raisonner

Nous trouvant partout dans une situation politique plus ou moins exclusive, nous n'osons pas nous

servir d'un privilège qui autrefois n'appartenait qu'à dieu et aux rois, mais dont aujourd'hui, certains peuples jouissent déjà, à un certain degré, celui d'entrer en colère. Nous n'osons pas nous fâcher trop, sous peine de voir autrui se fâcher par trop contre nous. La colère nous est interdite, comme, en général, à tous les opprimés. Et pourtant, il s'en est tant amassé en nous par notre longue histoire d'iniquités subies et de persécutions souffertes, que, si elle devait éclater à même dose et à même intensité que les injures que nous dûmes absorber, elle ferait éclater le monde et ne laisserait à sa place qu'une immense marque de rage, dans l'univers en stupeur.

Nous ne pouvons nous mettre en colère, et nous n'en avons peut-être plus l'envie, une discipline de tant de siècles que les peuples nous ont imposée, nous ayant bien dressés à la patience; mais cette irritabilité nerveuse, cette force contenue, accumulée en nous par tant d'épreuves amères, cherche un dérivatif, et ne pouvant faire explosion par la colère, elle s'épanche autrement : nous raisonnons, et voici comment.

Nous trouvons que les socialistes de cette époque ne sont pas suffisamment en colère... Nous trouvons que notre colère à nous ne peut point être épuisée par la révolte raisonnée de Karl Marx et de ses disciples. Ceux-ci l'exercent dans une sphère trop étroite, dans la lutte des classes, et notre colère à nous ne peut point s'arrêter là. Nous croyons même apercevoir aussi, que dans le monde, la colère des mécontents ne veut point s'arrêter là. Elle monte, elle s'étend, elle va embrasser tout. Elle révolte tout ce qu'il y a en nous de vie, de lumière, d'amour, de beau, de vérité, de bonheur, contre tout ce qu'il y a en nous de vide, de fané, d'ennuyeux, de laid, d'ignorant et de malade. Et c'est de là, de ces révoltes puissantes,

fomentées dans les profondeurs des natures nobles, à côté de la lutte des classes, que viendra le choc définitif générateur de la Révolution sociale.

Car ces natures nobles et conscientes n'ont pas de classe. Elles se recrutent partout. Tout individu a dans son propre organisme une part de mal, de routine, d'obscurité, de petitesse et d'ennui, si ce n'est de désespoir, et, par contre, une certaine part de sève, de lumière, de conscience, de grandeur et de bonheur, qui, arrivés à une certaine intensité, veulent réagir, se révoltent, et cherchent à combattre la partie mauvaise. Aucun homme civilisé, capable seulement de s'élever par moments au-dessus de la vulgarité et de la mesquinerie des occupations ordinaires et des vanités, dont est remplie la société, n'est exempt de cette lutte intime, individuelle. Que la conscience de cet individu soit seulement éclairée; qu'il vienne à reconnaître que pour agrandir son être, non pas dans le domaine du crédit financier, ou du pouvoir hiérarchique, ce qui ne peut satisfaire que les natures médiocres, les petites ambitions, et ne constitue que des jouissances infécondes et un triste fantôme de bonheur, mais bien dans les vastes sphères de la pensée, du sentiment, de la jouissance profonde, saine et complète de la vie; qu'il vienne à reconnaître que pour étendre la jouissance salutaire, la lumière, l'amour, en un mot le bonheur complet sur toute l'étendue de son être, de sa vie et de sa sphère, il est indispensable de l'étendre aussi sur tout l'univers, et que pour cela, il est indispensable de renverser ce misérable ordre social, pour le remplacer par un ordre nouveau, conforme au bonheur universel, et vous aurez en lui un militant redoutable, qui combattra au nom d'un idéal, et qui mènera les masses à la victoire.

Et cet individu-là, il peut être fils d'un Tsar, ou fils d'un Rotschild, aussi bien qu'un simple prolé-

taire. La richesse, le pouvoir politique, l'intérêt des classes, ne sont des frontières que pour l'homme borné, l'homme-nain ; mais l'homme véritablement homme, s'élève au-dessus de ces frontières ; il éprouve des malaises et des souffrances d'un autre ordre, dont il tend à se débarrasser. Il veut être plus puissant, plus riche, il veut dominer un plus vaste horizon ; et ces frontières sont trop étroites et n'entourent qu'un désert intérieur.

Voilà comment nous raisonnons, en ce qui concerne l'homme en général. Et voici encore ce que nous pensons sur un autre sujet qui fait plus particulièrement l'objet de cette lettre.

VIII

L'Antisémitisme, le Parti Socialiste et le Prolétariat Juif

Nous remarquons que votre attitude envers l'antisémitisme n'est pas assez franche, assez indignée, assez énergique, comme elle l'est en d'autres cas pareils, où un principe de progrès et d'humanité est en jeu, ou qu'un acte de vieille barbarie se commet contre des faibles. Nous constatons ce fait avec douleur, car nous vous regardons comme les vrais continuateurs de ceux qui ont déclaré les Droits de l'Homme, de ceux qui ont fait la Révolution française et dont la main puissante est venue même jusqu'à nous, qui demeurons au bas de l'échelle des peuples opprimés, nous apportant un peu d'air et un peu d'espoir.

Mais voici comment nous nous expliquons le fait. Vous laissez faire, parce que vous croyez le mal profitable, parce que vous considérez l'antisémitisme comme un arbre amer, mais qui prend vite et bien

dans un certain sol, et sur lequel il serait facile après de greffer du socialisme. Vous voulez enter la haine de classe sur la haine des Juifs. En d'autres termes, votre attitude est une transaction, sur le terrain politique, entre les vieux appétits barbares, les vieux appétits féroces, et entre les nouvelles aspirations humanitaires et libertaires.

Nous savons très bien que ce n'est pas la majorité parmi vous qui s'abandonne à cette transaction. Nous gardons dans notre cœur l'image de quelques hommes fiers et honnêtes parmi vous, qui sont restés à la hauteur de leur tâche ; mais il y en a d'autres, qui ne pouvaient pas résister, et qui se sont laissé entraîner par le flot.

Et cependant, citoyens, en attendant le bien douteux qui pourrait sortir de l'antisémitisme pour la lutte de l'avenir, il y a un mal certain, déjà présent, c'est le réveil des barbaries du passé. En attendant que les forces aveugles du peuple évoluent vers la lutte sociale, elles sont déjà captées par la réaction.

Et cependant, citoyens, il y a tout un prolétariat juif qui est, lui, la seule victime de l'antisémitisme ; car les riches sont trop haut placés, et la pierre qui leur est jetée ne les atteint pas, elle se contente seulement de retomber sur la tête des pauvres.

Si en Algérie les devantures de quelques grands magasins juifs ont été brisées, les propriétaires de ces magasins vont être remboursés par le gouvernement, de telle façon qu'il y a à craindre que ces hommes d'affaires avisés ne prennent goût à désirer le retour de ces manifestations antisémites. Mais les pauvres, les ouvriers juifs, eux ce sont leurs têtes qui ont été cassées, et la tête d'un pauvre n'a pas la même valeur que la vitrine d'un magasin de riche. Elle ne se paie pas, à moins qu'elle ne serve de prétexte à faire payer quelque autre pauvre d'à côté.

Car si vous poursuivez certains capitalistes, en faisant ressortir leur qualité de juifs, vous créez, par cela même, une arme redoutable contre tout un peuple de prolétaires malheureux, qui, eux, en subissent le contre-coup... car c'est nous qui payons toujours les pots cassés — sur nos têtes. La réaction s'empare de cette arme et en fait ses affaires d'extermination et de ténèbres, d'où le contre-coup vient encore retentir sur toute la civilisation, sur vous, sur l'avenir humain, qui est ainsi retardé.

IX

Une dernière réflexion

L'affaire Dreyfus, ayant éveillé tous les éléments de l'organisme complexe de la France, toutes les anciennes routines, toutes les jeunes énergies, et toutes les nuances intermédiaires, il est curieux de constater que, par leurs postures vis à vis de cette affaire et de l'antisémitisme, ces éléments divers se sont échelonnés en gradation exacte, depuis le parti de la croix jusqu'au parti anarchique, en gardant chacune son attitude plus ou moins hostile ou plus ou moins sympathique, chacune gardant ses affinités avec le passé le plus reculé ou l'avenir le plus éloigné.

Le même échelonnement de ces éléments se trouve vis-à-vis de la misère humaine et des tendances de liberté et d'égalité.

Le même échelonnement de ces éléments se trouve vis-à-vis de la science et des tendances de la plus haute expansion de l'être humain.

Cet échelonnement va depuis la nuit la plus noire et jusqu'au jour le plus radieux.

Cette affaire Dreyfus peut donc servir de critérium sûr pour mesurer la valeur respective des hommes, des idées et des partis de cette époque.

X

Un dernier mot

Donc :

Au nom de l'intérêt qu'il y a à soutenir les faibles, les parias, dont, fatalement, l'intérêt est étroitement lié à celui du progrès et de l'avenir,

Au nom de cette fraternité de misère, qui doit lier les masses souffrantes de tous les pays du monde, secouées par un frisson de solidarité universelle, et qui va bientôt devenir une tempête de rage, balayant toutes les ordures du vieux monde,

Au nom de tout ce peuple prolétaire juif, qui, de tous les coins du globe, tourne vers vous ses yeux, et cherche en vous ses défenseurs,

Nous vous demandons aide et appui !

La France a pendant bien longtemps retenu sur elle les regards du Monde, de tous ceux qui souffraient, de tous les faibles et opprimés, et de tous ceux qui allaient vers la lumière. de tous les vaillants, de tous les militants pour le progrès et pour les grandes causes de l'humanité. Depuis une certaine période, vous le savez, la France tend à abdiquer ce rôle admirable. Mais des regards qui ont suivi pendant un siècle et demi une même direction, ne peuvent pas s'en détourner si vite ; ils la suivent toujours, mécaniquement, pendant quelque temps, même quand l'objet qui les avait attirés s'est effacé.

A vous socialistes français, qui représentez les nouvelles doctrines d'égalité et de liberté, de faire renaître ces traditions !

A vous de nous défendre contre les haines de race et de religion.

A vous de nous venir en aide pour travailler ensemble à la déjudaïsation et à la déchristianisation des peuples.

A vous de nous venir en aide, afin que nous puissions jeter dans les masses juives la semence de l'avenir.

Pour le Groupe des Ouvriers juifs socialistes de Paris

KARPEL ET DINNER.

Cette Brochure est vendue au profit
de la
Bibliothèque socialiste des Ouvriers Juifs
de Paris.

17

IMP. JEAN ALLEMANE, 51, RUE SAINT-SAUVEUR, PARIS

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués en commandite



Cette Brochure est vendue au profit
de la
Bibliothèque socialiste des Ouvriers Juifs
de Paris.
